



**CLAIRE  
DUTRAIT**

**VIVRE EN  
ARSENIC**

**écopoétique d'une  
vallée empoisonnée**

*Voix de la Terre*  
**ACTES SUD**

## **“VOIX DE LA TERRE” REPENSER NOTRE RELATION AUX VIVANTS**

---

“Apprendre à être Terre, pour apprendre à être Soi. Voilà l’essentiel de notre cosmophilosophie.” Cette parole de sagesse d’un homme-médecine mapuche dévoile une vision subtile du lien essentiel qui relie profondément l’humain à la communauté des vivants.

“Voix de la Terre” est une collection de récits de savoir-être et de savoir-vivre qui voyage dans les profondeurs d’une humanité aux mille et un visages, une humanité en relation avec tous les vivants, dans la multitude des mondes, visibles et invisibles, ici au plus près ou là-bas, à l’autre bout du globe. Une Terre où des femmes et des hommes vivent en lien profond avec l’eau, la terre, l’air, le feu, le minéral, le végétal, l’animal, le céleste, les esprits, les ancêtres, en dialogues fertiles avec l’ensemble des vivants, quelle que soit leur essence.

Car ces hommes et ces femmes ne l’ont jamais oublié ou le redécouvrent avec émerveillement : nos vies dépendent d’innombrables entités. Ils nous éclairent sur d’autres manières de vivre, ouvrant ainsi de nouveaux horizons de conscience.

Dans la faillite généralisée de sens où notre monde se coupe de ses racines vivantes, épuisant les ressources premières, en proie à l’avidité de l’égologie au détriment de l’écologie, pillant la Maison Terre, il est urgent de donner la parole à celles et ceux qui (r)éveillent d’autres voies, des voix qui portent les lueurs d’un chemin où l’humanité se reconnecte à la source de sa nature profonde : terre-ê(s)tre.



## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

---

Il y a des territoires qui meurent d'être tus, des territoires où l'on tente d'étouffer les voix de la Terre. Des terres et des corps pollués. Dans cette enquête ponctuée de récits et de poèmes, Claire Dutrait nous emmène dans les méandres d'une catastrophe qui ne dit pas son nom : la pollution de la vallée de l'Orbiel. Dans cette région de l'Aude, les restes d'une mine d'or et d'arsenic exploitée tout au long du XX<sup>e</sup> siècle n'ont pas fini de déverser leurs poisons. Visibles et invisibles, dicibles et indicibles. Avec des tours et détours de langage pour tenter de saisir la texture de ce monde, le récit dénoue avec ironie, sensibilité et créativité les fils d'une modernité entremêlée de sciences, d'expertises, de politiques publiques, d'intérêts économiques... On exploite l'or et on vit en arsenic, pour produire des insecticides, des désherbants, des composants d'ordinateur, de l'encre pour imprimantes, des balles, des obus, des remèdes contre la syphilis, etc. Car oui, il s'agit bien ici d'habiter en arsenic, dans un revers du monde où des habitants, ici comme ailleurs, poursuivent leur quête d'une vie meilleure. Entre rêves et réalité.

**VIVRE  
EN ARSENIC**

## CLAIRE DUTRAIT

---

*Née en 1975 à Colombes, Claire Dutrait est autrice, enquêtrice et chercheuse en écopoétique. Elle a enseigné les lettres classiques et formé des enseignants en didactique du français. Ses recherches et créations (récits, poèmes, expositions, performances) situées à la croisée des arts, des sciences et des humanités écologiques, concernent les zones polluées et les récits qui peuvent les parcourir.*

Collection dirigée par Sabah Rahmani

© ACTES SUD, 2024

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : *Christel Fontes*

ISBN 978-2-330-19052-1

**CLAIRE DUTRAIT**

**VIVRE  
EN ARSENIC**

**écopoétique d'une vallée empoisonnée**

*Voix de la Terre*  
*ACTES SUD*



# SOMMAIRE

---

Avertissement – p. 10

## ÉNIGME – P. 16

### REPRÉSENTER UNE CATASTROPHE ? – P. 22

À quoi on s'expose – p. 23

Accumuler – p. 35

Impasse – p. 48

Vertige – p. 55

### SAISIR CE QUI RESTE DE LA MODERNITÉ – P. 60

Observer – p. 61

Décrire – p. 67

Écouter – p. 78

Choses qui ne passent pas – p. 92

Convoquer le démon de l'analogie – p. 103

Chercher des traductions – p. 117

### NE TENIR QU'À SE DISPUTER – P. 130

Avec soi – p. 131

Avec sciences – p. 135

Avec prières – p. 147

Avec forces et lois – p. 157

À coups de failles – p. 165

### CONSISTER – P. 182

Du vent, rien que vent ? – p. 183

Un rêve à considérer – p. 193

Reconnaître les êtres de fiction – p. 201

Remerciements – p. 222

Références des documents – p. 226

Crédits des citations – p. 227



Un revers du monde ; des vallons escamotés ;  
une vallée déniée ; des oliviers, des vignes, des sangliers ;  
un totem ; du désordre dans les saisons ;  
de l'arsenic, la lourdeur des métaux dans les corps ;  
dans l'eau, le vent, les sols, ma mère

Un enterrement ; un filon Bovary ; des failles géologiques ;  
combien de paysages dans les âges de la terre  
la chaîne hercynienne  
des histoires de riverains  
une enquête

des prises de rôles  
(mais pas que)

# **AVERTISSEMENT**

---

Ce n'est pas facile de parler des pollutions. Je cherche à me saisir d'une catastrophe qui ne dit pas son nom. Dans la vallée de l'Orbiel, une mine d'or et d'arsenic a existé tout au long du xx<sup>e</sup> siècle. Elle a commencé d'être exploitée un peu avant le xx<sup>e</sup>, et elle a fermé un peu après. Un long siècle. La vallée avait déjà connu des mines, des mines de fer exploitées par les Romains du temps des Gallo-Romains, des mines de plomb aussi. Oui, je sais, ce n'est pas très précis. Pas pour commencer. J'y viendrai. Ce qui m'intéresse, c'est de tenter de saisir des restes, des restes de mines, de l'activité minière, des matières qui circulent encore maintenant que la mine est fermée, que les puits ont été bouchés, les infrastructures démantelées. Saisir ce qu'il en reste de matières, ce qu'elles font, ces matières, aux habitants, ce que ça fait de vivre dans des restes. Saisir ça par des mots, par des phrases, dans un texte. Tenter de dire quelque chose de cette manière très contemporaine de vivre dans des restes auxquels on n'a pas donné de nom, quelque chose de la texture du monde d'aujourd'hui. Infâme, c'est ce qui ne parvient pas à être dit. Immonde, c'est ce qui ne parvient pas à faire monde. Il existe aujourd'hui des matières infâmes qui empêchent de faire monde au lieu même où l'on vit.



Tu sais bien que nous en sommes là, dans le monde d'aujourd'hui. Pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, une civilisation a mis en œuvre les conditions pour rendre le monde ni vivable, ni agréable. Ni les dieux ni la nature pour cette fois. Les humains. Des humains. Ma civilisation.



Ni vivable, ni agréable. Ça me rappelle le terme latin *amoenus*, l'expression *locus amoenus* qu'employaient

les poètes latins du 1<sup>er</sup> siècle de l'ère chrétienne pour désigner un lieu *amène*, un lieu où il fait bon vivre, où il y a des aménités. Il faisait très chaud déjà à Rome l'été dans l'Antiquité, et ceux qui le pouvaient s'éloignaient de la Ville, *Urbs*. Ils descendaient en Campanie au pied du Vésuve, s'installaient sous des oliviers et profitaient de l'air venu de Capri. Là, hors de la ville, on faisait monde. *Orbs, orbis*, Orbiel. À cette époque encore on pouvait se retirer de la ville pour aller dans le monde. *Urbi et Orbi*. La ville et le monde étaient deux entités séparées. Dans le monde, on prenait du bon temps, l'*otium*, dans la ville, non, c'était le *non otium*, le *neg-otium*, on faisait du *négoce*. *Otium, negotium*. Remarque que ces mots binaires ne disent pas le nombre d'esclaves qui soutiennent la ville et le monde pour les rendre profitables, viables et agréables. Passons. Pour le moment, passons. Suspendons. Je remarque d'abord que dans la vallée de l'Orbiel, cette vallée du monde où le négoce a œuvré, il n'est plus possible de faire monde. Les mines ont miné les possibilités de vie agréable et vivable – jusqu'au langage qui permet d'en parler, et jusqu'aux relations qui aideraient à relier les mots et les choses et les gens entre eux. Ici tout est mêlé, tout est mouvant, ça déborde.



Ni vivable, ni agréable. Ces mots si simples pour dire l'ampleur de la crise, c'est tellement rare. C'est formidable. *Formido*, en latin, c'est la foudre et la peur qui figent la forme (je me raccroche encore un peu à l'étymologie mais ça ne va pas durer, c'est juste que je commence à faire avec les moyens du bord, et c'est ce que je trouve d'abord autour de moi dans mon héritage, des mots latins, quelques restes). Ça m'avait fait comme un éclair, ces mots si simples pour dire l'ampleur de la catastrophe. Un flash, une photo à un instant T. Une image figée qui représente un état. Le

monde est devenu ni vivable, ni agréable, et ce n'est pas le fruit du hasard, des circonstances ou des aléas, des dieux, des vents ou des volcans. C'est le fruit du travail des humains. Ou plutôt, c'est le reste de ce fruit, la pelure. L'extractivisme, c'est comme lorsqu'on pose une division. Regarde : tu poses 7 que tu divises par 3, tu prends le chiffre 2 et tu le multiplies au 3 de la division.  $2 \times 3 = 6$ . OK. Tu le soustrais au 7. Il te reste 1. Ce n'est pas fini, tu abaisces un 0 (on dit comme ça, on abaisse un 0, on ne sait pas d'où il vient sinon d'en haut). Tu abaisces un 0 à gauche et tu ajoutes une virgule à droite. Là non plus, on ne sait pas d'où vient la virgule, mais enfin elle est là, tu la prends et la poses après le 2, et ça recommence. Tu prends le chiffre 3 et tu le multiplies par le même 3 de tout à l'heure, et le résultat, 9, tu le soustrais au reste 1 avec son 0 abaissé.  $10 - 9 = 1$ . Voilà, il te reste 1 encore. Le résultat c'est 2,3, mais il te reste 1 encore. Tu peux continuer à diviser, tu peux continuer à baisser des 0 à l'infini et à multiplier  $3 \times 3$  à l'infini, il te restera toujours 1 à l'infini et un 0 qui s'abaisse avec à l'infini. À droite de l'opération : 2,333333... à l'infini. Dans la répartition des valeurs, il y a souvent un reste au fond de l'opération, tu te souviens ? À l'école de ma civilisation, je n'ai jamais appris à faire quelque chose de ce reste. On me demandait toujours le résultat. Mais jamais le reste. Dans la vallée de l'Orbiel, c'est pareil. Une division a été opérée entre les matières de la vallée – et la vallée de l'Orbiel, c'est ce reste, c'est l'un de ces restes, c'est le reste du reste du reste, c'est le monde qui reste au fond de l'opération de division que je voudrais saisir.



Je savais que ce serait difficile. Je ne savais pas que ce serait si difficile. Car on ne parle pas d'une catastrophe sans se mettre dedans. Le langage convoque quelque chose et on l'a, là, sur la langue, dans la gorge. Elle

pénètre en soi et elle fouille en soi ce qui résonne avec elle. Et là, c'est le vertige.



Se raccrocher aux phrases, à des paragraphes et à ma langue maternelle.



Tu vois, ça va pas être facile de se saisir d'une catastrophe avec des phrases et des paragraphes. Cette langue-là s'est tellement habituée à se séparer des choses. Le langage est la puissance d'ordonner. Cette fois je précise : l'une et seulement l'une des fonctions du langage, c'est cette puissance d'ordonner. Ça aussi on l'a appris à l'école française avec son goût pour les classiques. Tu sais : "Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement." Cette citation m'a fait pleurer combien de fois d'avoir la langue lourde, la langue gourde me laissant penser que dans ma tête le chaos, dans le monde les catastrophes, c'était de ces anomalies que ma langue incapable ne savait énoncer alors que je les éprouvais si fort. Ça ne va pas être facile parce que pour parler d'une catastrophe, tenter d'en faire le tour, de la concevoir, de la partager, de la mettre en commun, pour cela je fais le pari que le langage doit s'accorder avec. Avec ce vertige. Voilà, c'est ça que j'ai trouvé pour commencer, je prends l'adage et j'en déduis son corollaire : ce qui est inconcevable s'énonce mal. Les catastrophes se conçoivent mal, mon langage l'énonce comme il peut. Et il peut peu, il peut peu peuh ! Tu vois, ça va pas être facile, ça va être chaotique, il va falloir s'accrocher à des bouts de phrases, des restes, des images, des représentations. Ça va pas s'accorder toujours, pas toujours dans le bon ordre. Il va falloir faire avec les restes, les bribes. Je vais tenter de former des images, de tenir un fil. Je vais me méfier à chaque fois que le langage prendra trop facilement.

Là sera le soupçon qu'il tente d'escamoter les restes pour ne préférer que le résultat. Je vais me saisir du tremblement de la fiction alors que j'ai mené une enquête. Voilà, j'ai prévenu. Ceci n'est pas un documentaire, ni un compte rendu d'enquête. Ce sont les restes d'une enquête qui a tenté de se saisir d'une catastrophe. Catastrophe insidieuse, lente, silencieuse, vertigineuse : aucun de ces mots seul ne sonne juste.



Comment parler d'une catastrophe qui ne dit pas son nom ?

# **ÉNIGME**

---

— On peut dire haldes, verses, terrasse, crassier, terril. Ici dans la vallée, on dit plage aussi. Ça donne moins envie d'aller à la mer que de jeter des pavés. C'est ça qu'elle me dit, Béatrice, la première fois que je m'entretiens avec elle. De l'autre côté de la table, elle me plante son regard bleu dans les yeux. — T'as des enfants, toi ? Je lui signifie que non et elle pousse en avant son menton. — Moi, ma fille, je l'ai eue trop tôt. Sa bouche se crispe dans un sourire que je lui ai déjà vu plusieurs fois ce matin. — Tu veux une autre bière ? Pascal se lève et entre dans la maison. Il fait chaud pour un mois d'octobre. Le brouillard s'est levé d'un coup en fin de matinée. Nous nous sommes installés sur leur terrasse pour continuer l'entretien. Le ciel est bleu maintenant. Les couleurs d'automne ne sont pas arrivées sur le causse. Seul le gris des graminées signale la saison. Pascal revient avec deux Leffe, il les décapsule et les sert dans nos verres. Il se rassied sur la chaise métallique sous le parasol Ricard.

Ce matin il m'a raconté son arrivée dans la région. Il vient du Nord, lui, des corons. Les mines, ça le connaît. Enfin, il croyait, mais avec l'histoire de la fille de Béatrice, il n'est plus très sûr de savoir. Ses yeux se plissent au-dessus de ses joues. Il a un visage de western : tanné, grosses rides, regard perçant sous des paupières lourdes. Béatrice et Pascal viennent juste de terminer leur maison. Un pavillon dans le lotissement de Lastours. Ils y ont tout fait, et avec des matériaux de récup : un vitrail sur une fenêtre, une longue tige métallique le long d'une poutre – une pièce du four water-jacket, on leur a dit. Béatrice a toujours habité dans la vallée, mais plus bas, à Conques. Conques-sur-Orbiel. Sa fille, elle fait le collège à Carcassonne, elle a fait toute sa scolarité à Conques, dans l'école près de l'Orbiel, à côté du jardin des grands-parents. — Tu sais, celui qui a le puits que les chercheurs ont mesuré hier ? Au ton qu'elle utilise, je comprends qu'elle se moque un peu, gentiment, mais quand même. Elle ne me l'a

pas dit comme ça, mais elle ne croit pas vraiment à la mesure. À la mesure scientifique. Une de plus ou de moins, elle a l'impression que ça fait sensation dans les documentaires, et après ? Est-ce que quelque chose a changé ? Est-ce qu'on leur a dit s'il faut rester ou partir ? Est-ce qu'on est venu leur dire sur quelle terre ils habitent, les habitants de la vallée de l'Orbiel, et comment faire avec ?

Avec Pascal, ils ont décidé d'acheter un terrain ici parce que lui adore la région, les paysages ouverts, et qu'elle est d'ici. Il est arrivé à moto un jour, il a parcouru le paysage, il a traversé la lumière en grains du Sud de la France et c'est là qu'il a voulu vivre, sur les causses au-dessus de vallons déchiquetés. Et il a rencontré Béatrice. En haut de la vallée, ils ont acheté. Au belvédère, au-dessus de Lastours, là où ils savent que ni le vent, ni les eaux, ni la terre ne contiennent d'arsenic. Pas comme en bas. En bas, le grand-père, il fait plus rien pousser dans son jardin, et les voisins ont installé un gazon synthétique sous le toboggan pour que leurs petits-enfants ne se contaminent pas lorsqu'ils viennent chez eux. De toute façon, il est interdit de faire pousser quoi que ce soit, les jardins sont réquisitionnés – réquisitionnés, façon de parler, précise Pascal, il plisse les yeux. Ils sont rendus à l'Orbiel comme berges d'extension. Comme ça, s'il veut prendre son lit majeur avec l'arsenic, il peut. Béatrice sourit, ces termes-là, elle les connaît depuis longtemps. Les berges d'extension, ce sont ces à-côtés où la rivière peut s'étendre quand elle déborde. On dit qu'elle déborde, mais c'est juste que son lit est variable, parfois petit, parfois grand. Béatrice tourne le verre de bière entre ses doigts sur la table. Son regard se perd dans l'ambre et les bulles qui montent vers le soleil.

Ce matin, elle m'a fait visiter les terrains qu'ils ont défrichés sur le causse, Pascal et elle, les coins qu'ils se sont aménagés. — C'est notre bout de planète. Pour eux deux, pour les enfants de Pascal, pour sa fille aussi,

et sa voix s'était brisée en montant dans les aigus. Nous sommes arrivées en bout de cause, juste au-dessus de la vallée. Plein sud vers la plaine et la chaîne des Pyrénées. Si on la voit, c'est qu'il va pleuvoir. Elle m'a montré, au nord, derrière, la mine à ciel ouvert qui étale ses étages gris et bruns sur l'horizon, à gauche Salsigne, à droite le mont Clergue, avec ses mines romaines. Elle a tendu le doigt en direction des amas de pierres rouges signalant les entrées de l'antique mine de fer. Juste au-dessous : les quatre tours de Lastours, du XIII<sup>e</sup> siècle. Cette vue, c'est sa fierté, elle m'a dit. Personne ne l'a comme elle ici. Elle a ri. Les pierres sombres forment quatre ruines sur un piton parsemé de cyprès. Partout autour, des collines de chênes verts et du schiste affleurent en falaises. On devine à peine le fond de la vallée qu'a creusée l'Orbiel. — Tu vois, on vit bien, ici.



Voilà, c'est cette phrase que je voudrais qu'elle redise quand je la filmerai. Tu vois, on vit bien, ici. Il faudrait que le plan arrive à la fin du film et on saurait ce que recouvre cette phrase. Ses yeux fixeraient la chaîne des Pyrénées là-bas, comme elle le fait maintenant. J'aimerais bien qu'elle fasse ce regard quand je la filmerai. L'iris bleu, les mèches noires qui dépassent de son gros bonnet de laine. Un trois quarts dos sur son visage pour voir ses lèvres bouger et faire tenir dans le cadre la crête de son visage et celle de la colline aux fourrés sombres, derrière. On aurait des images d'ici qui reviendraient. Pas montrées à l'écran, mais ces quelques mots résonneraient au-dessus d'un gouffre. Parce qu'on aurait fait un tour du gouffre.



Elle n'a pas dit non pour le plan, mais elle ne veut pas parler de sa fille à l'hôpital. — Encore une histoire

d'hôpital, ça changera rien. Avec Pascal, ils voudraient que je filme leur autel avec la croix trouvée sur l'un de leurs terrains, que Pascal a ressoudée. Ça les fait rire, le vitrail rétroéclairé derrière la croix ressoudée. Ça les fait rire que je veuille le photographier. Un autel de cette taille, dans une maison.



Comment raconter une catastrophe qui ne dit pas son nom ? Comment la raconter sans dénier la puissance de vie de ceux qui la vivent ? Double énigme intriquée dans des énigmes démultipliées, vertige des énigmes. Le sol se dérobe à mes pieds, je crois entendre les galeries évidées sous nos pas qui nous ramènent vers l'aman-dier du bord de la route.



*La petite s'était saisie d'une bobine dans le panier posé à côté d'elle sur le carrelage. La bobine avait échappé, le fil était resté entre ses doigts. La fillette avait entrepris de tirer sur le fil pour ramener la bobine cachée sous le buffet de la cuisine et s'ébahissait de ne rien voir changer. Si les portes n'avaient pas tant claqué dans la maison, elle aurait pu entendre le léger bruit de roulis de la bobine de bois sur les carreaux de ciment. Son père venait de rentrer, avait ouvert la porte et avait demandé si madame était rentrée. Félicité, affairée à préparer le repas, avait acquiescé. La fillette connaissait cette scène-là. Les pas de son père ont monté les escaliers qui l'essoufflaient. Toujours déjà essoufflé. Au cri de monsieur, la bonne a suivi. Les portes ont claqué, les pas sont descendus, puis sont remontés, d'autres portes ont claqué. Entre les doigts potelés, le même fil se déroule sans effet sur la bobine toujours cachée sous le buffet.*



**REPRÉSENTER  
UNE CATASTROPHE ?**

---